

AVANT-PROPOS

LES “OBLIQUES” D’EVGUENI ZAMIATINE

Pourquoi une nouvelle traduction ?

Quand, en 1920, Zamiatine écrit *Nous*, il a derrière lui plus de trente-cinq années d’une vie multiple et féconde. Né en 1884 à Lebedjan, une petite ville de la province de Tambov dans la Russie du Sud, réputée, dit-il dans son “Autobiographie”, “pour ses voleurs de chevaux et la pureté de sa langue russe”, il est, comme Anton Tchekhov, “bigame”, à la fois un ingénieur naval doué, sorti de l’Institut polytechnique de Saint-Pétersbourg, et, dès 1916, un écrivain reconnu et publié. Ses récits et ses longues nouvelles puisent leurs sujets dans sa vie semi-aventureuse, une vie, dit-il, fertile en “obliques” : il a voyagé en Russie et en Méditerranée ; il a été “bolchevique”, à Odessa en 1905 et plus tard à Saint-Pétersbourg et Helsinki ; révolutionnaire, il a connu le tribunal tsariste, la prison, la relégation ; ingénieur de talent, il a construit, pour le compte de la Russie, un brise-glace en Angleterre. Témoin sagace, écrivain exigeant, admirateur de Gogol, il a raillé dans ses écrits l’obscurantisme et la rigidité où qu’ils se manifestent ; et il est à la recherche d’un nouveau langage artistique pour dire le monde tel qu’il le voit.

À l’automne 1917, Zamiatine quitte le pays des “Insulaires” pour vivre en Russie “l’hiver joyeux et terrible 17-18, quand tout s’est mis en branle, a cinglé vers l’inconnu”. Il accompagne l’élan qui soulève le monde culturel de son pays, et, requis par la machine éditoriale et pédagogique mise en place par le régime des Soviets, il lui dédie ses meilleures forces. Mais

l'esprit de liberté critique qui est en lui veille, et c'est alors qu'il écrit *Nous*, ce roman violemment hérétique.

La traduction en français de *Nous* et sa publication chez Gallimard dans la collection "Jeunes Russes" dirigée par Boris de Schlœzer et Brice Parain, avaient été, en 1929, l'un des jalons d'une histoire éditoriale longue et difficile. Écrit, au dire de son auteur, en 1920, le livre, dont le manuscrit n'a malheureusement pas été conservé, a été d'emblée envoyé par Zamiatine à l'excellent éditeur Grjebine (Petrograd-Moscou-Berlin), avec qui l'écrivain entretient des liens de travail réguliers. En 1923 se forme le projet d'une traduction de *Nous* vers l'anglais, qui paraîtra en 1924 à New York. Dans l'intervalle, le livre a été interdit de publication dans l'URSS nouvellement fondée. Exit Grjebine et tout autre éditeur. Des copies du texte circulent à Moscou et Leningrad. Une traduction en tchèque paraît à Prague en 1927, à l'initiative de Marc Slonime, en même temps que des extraits en russe – peut-être retraduits du tchèque – sont publiés dans la revue pragoise d'émigration *Volia Rossii*. En 1929, leur parution servira de prétexte pour des poursuites dont l'issue équivaut, Zamiatine le sait, à un verdict de "mort littéraire". Le régime, servi par les institutions littéraires à sa botte, cherche à museler certains acteurs culturels – Zamiatine, Pilniak, Boulgakov – coupables d'indépendance d'esprit. Dans une lettre envoyée à la *Lit gazeta*, l'hebdomadaire littéraire officiel, Zamiatine proteste vigoureusement, démonte point par point les accusations qui concernent l'histoire des publications de *Nous*, et, concluant qu'il lui est "impossible d'être membre d'une organisation qui organise la *traque* de l'un de ses membres", il donne sa démission de l'Union des écrivains russes. En 1930, dans l'*Encyclopédie littéraire* soviétique, le roman de Zamiatine est désigné comme "un infect pamphlet contre le socialisme".

La suite est attendue : en juin 1931, Zamiatine, sur les conseils de Mikhaïl Boulgakov, écrira à Staline pour lui demander l'autorisation d'aller vivre, ne serait-ce que provisoirement, à l'étranger ; il partira, grâce à l'intervention de Gorki, pour mourir à Paris six ans plus tard, sans avoir

renié son pays. Il participera, avec la délégation soviétique, au fameux Congrès international des écrivains pour la culture de 1935 à Paris, y retrouvant d'autres esprits indépendants – Pasternak, Babel – qui luttent, comme lui, pour pouvoir “continuer à travailler”. Il aura le temps, en 1936, d'élaborer l'adaptation des *Bas-Fonds* de Gorki pour le film de Jean Renoir.

Une version complète de *Nous* en russe finira par paraître à New York en 1952. Mais pour que le livre soit officiellement accessible au lecteur russe, il faudra attendre la publication, en 1988, d'un volume d'*Œuvres* préparé par Marietta Tchoudakova et Evgueni Barabanov, aux éditions moscovites Naouka. C'est sur ce texte que se fonde la présente traduction.

Nous a été traduit en français en 1929, par l'entremise d'Ilya Ehrenbourg, au moment où la répression idéologique s'abattait sur Zamiatine. La traduction, signée B. Cauvet-Duhamel, publiée sous le titre *Nous autres*, est rédigée au passé de narration dans un français élégant. A-t-elle pris appui sur la traduction en anglais de 1924, certaines sources le prétendent. Il est certain, en tout cas, qu'Ehrenbourg, pour engager la NRF à publier le livre, a donné comme référence l'édition anglaise de 1924, dont il a demandé à Zamiatine quelques exemplaires.

Le présent texte, tel que le découvre aujourd'hui le lecteur français, suffit à l'intéresser à l'histoire racontée : six siècles après notre époque, le monde civilisé s'est organisé en un “État Unitaire” dominé par la toute-puissance d'un “Bienfaiteur”. Les hommes – des “Numéros” – y habitent un palais de cristal où tout est régulé, même et surtout l'activité sexuelle, et ils paient de leur vie le moindre écart à cet ordre établi. Le livre raconte une tentative de libération, exaltante – avortée.

On sait le parti qu'ont tiré de cet argument, au fil du xx^e siècle, les auteurs d'“anti-utopies”. Pour ne citer que les deux plus célèbres (on nommera aussi Ira Levin, *This Perfect Day*) : Huxley, avec *Brave New World*, exploite l'idée zamiatinienne de la rationalisation des naissances et de la classification des êtres vivants ; Orwell (1984), loin de “plagier”, comme on a pu le dire, le livre de son prédécesseur russe, entre en dialogue

avec lui : il reprend exactement sa trame et son dénouement, en les déplaçant dans un contexte hideux et familier – celui d’une guerre froide universelle (le livre paraît en 1948) où la “novlangue” est, déjà, l’instrument d’une post-vérité. L’un comme l’autre – le second surtout – décrivent des mondes dysphoriques, très noirs, où l’homme définitivement abîmé doit s’interdire tout espoir.

Ehrenbourg, en janvier 1926, au moment où il projette de faire mettre *Nous* en traduction, écrit à Zamiatine pour l’en aviser, et fait sur le texte – par prudence peut-être ? –, l’observation suivante : “[...] La tonalité du livre m’est très proche (le romantisme, le refus du mécanique, etc.). Seul le rythme m’a étonné. Son caractère chaotique, son dynamisme excipent plutôt de la Russie de 1920 que de la ville de verre.” Ehrenbourg a touché l’essentiel : le langage dans lequel est écrit le roman, loin de reproduire l’ordonnement des immeubles de verre, les fait voler en éclats. *Nous* est un texte habité par une voix – c’est le journal qu’écrit, dans l’angoisse, un homme du futur épris de “clarté” mais assailli par le chaos, un “Numéro” en passe de devenir individu, divisé et torturé par la montée en lui du désir, la découverte de la beauté du monde et les revendications d’une liberté qu’il ignorait. D-503, le mathématicien rationaliste, prétend léguer une apologie de l’État Unitaire, il en décrit la radicale destruction.

L’écriture porte cette destruction. Écriture active et déchirée, contemporaine du jeune cinéma et de la nouvelle peinture – rayonnisme ou cubisme : le heurt et l’entrechoc des mots, les échos, les lacunes, la phrase fracassée, la métaphore omniprésente récusent la finitude transparente et la régulation – tout l’ordre du monde utopique. Chez Zamiatine, l’écriture “moderniste”, disruptive, relève d’un relativisme généralisé fondateur du xx^e siècle et proclame l’avènement de temps non-euclidiens. C’est elle qui rend présente, dans le roman, le désordre et le désir cherchant à entrer dans la cité. Elle concasse le langage, comme la femme fauteuse de troubles infléchit l’histoire. I-330 associe érotisme et libération politique ; O-90 accède à une maternité interdite. Toutes les deux montrent la voie au

narrateur, l'homme sans mère soumis à un succédané de père – le dictateur –, en l'entraînant dans les sous-sols et les envers du monde. D-503, apôtre de la ligne droite, pressent, au fil du livre, que les temps de la géométrie plane sont révolus. Le rythme que Zamiatine imprime à son texte dit un monde où la glace gonfle, craque et gronde éternellement et où toujours tournent des oiseaux noirs. Si, à la dernière page du livre, le héros cruellement décervelé, qui vient d'assister sans broncher à la torture de la femme aimée, promet, citant Lénine, le "triomphe de la raison", le lecteur, par antiphrase, ne peut que souhaiter au contraire une victoire de la révolte sur le système, de Nietzsche sur Hegel et Marx.

Nous, anti-utopie prophétique qui anticipe toutes les glaciations du xx^e siècle, se lit comme un long poème sur le retour nécessaire des révolutions. Dans la triple alliance qu'il proclame entre la révolte politique, le désir de la femme et les mots en liberté, le roman se place à côté des grandes écritures poétiques russes du début du xx^e siècle, de la véhémence maïakovskienne, et tout particulièrement du vitalisme pasternakien dont le grand livre, *Ma sœur la vie*, est sous-titré : "Été 1917". En 1920, au moment où Zamiatine écrit *Nous*, la fièvre est retombée, l'élan déjà se brise, l'entropie est proche. Le soulèvement n'avait libéré qu'un instant une inventivité humaine trop vite confisquée par d'"aimables fonctionnaires", comme le dit avec une sombre ironie Alexandre Blok dans un discours testamentaire de janvier 1921.

Zamiatine a compris la menace. Son livre riposte en manifestant la puissance splendide, joueuse et terrible, de la créativité. Il met en rythme le combat toujours recommencé pour la maintenir vivante.

La présente traduction vise à faire entendre, dans les mots, cet appel tragique.

HÉLÈNE HENRY